LES ANNÉES D'ÉCOLE

Dossier réalisé par Marion Esquerré

ORIENTATION

Un système quelque peu désorienté !

Collégiens et lycéens sont sensibilisés dès leurs premières années à la question de leur orientation scolaire et professionnelle. Mais le cadre qui leur est offert pour faire le meilleur choix souffre de nombreux défauts.

Plus ils s'approchent du lycée, plus les choix que doivent faire les jeunes deviennent déterminants pour leur avenir. Un cadre leur est offert pour les accompagner. Ils rencontrent des conseillers d'orientation, visitent des salons des métiers et, dès la 3e, sont amenés à mettre un pied dans le monde du travail. Les uns, la majorité, suivent le stage de découverte professionnelle, un stage d'une semaine en milieu professionnel. Mais d'autres se préparent de manière approfondie à la voie professionnelle, avec l'objectif – sauf cas exceptionnels – d'entrer très tôt dans le monde du travail.

Bien choisir son métier et sa formation devient alors d'autant plus crucial qu'il est *« extrêmement compliqué, pour un jeune qui a commencé à apprendre un métier, de changer de formation »*, a constaté Prisca Kergoat, sociologue. Et de s'étonner : *« à l'issue de leur premier trimestre universitaire, on donne la possibilité aux étudiants de changer de filière. Mais les jeunes auxquels on a demandé à 14, 15 ou 16 ans, de choisir leur métier n'ont pas ce droit à l'erreur »*. Le système paraît d'autant plus âpre que, comme le souligne Philippe Meirieu, chercheur en Sciences de l'Éducation, *« ce sont souvent les élèves les plus en difficultés, les moins capables de le faire, qui sont sommés de prendre des décisions le plus tôt possible »*. Les « bons » élèves sont dirigés presque naturellement vers les filières générales qui, au moment de la terminale, leur ouvriront encore un large choix d'orientation. D'un point de vue plus général, en matière d'orientation, en France, *« c'est le prestige des établissements et des filières qui l'emporte sur l'attractivité des professions,* regrette Philippe Meirieu. *Les jeunes sont poussés vers les filières ou établissements les plus côtés, quitte à rabaisser leurs ambitions s'ils n'ont pas le niveau exigé. Mais cette orientation ne correspond pas nécessairement à leur sensibilité ou à leur désir »*.

De fait, la panoplie des orientations n'est pas présentée sur un mode d'égale dignité mais sur un mode hiérarchisé. Les lycées professionnels, par exemple, sont progressivement et depuis longtemps devenus la voie dans laquelle on place d'abord les élèves qui n'ont pas de bons résultats scolaires. Et ce sont encore ces résultats, plutôt que l'envie, qui fondent également le « choix » du métier. Prisca Kergoat se rappelle ainsi *« d'un jeune qui, depuis tout petit, voulait être barman. Une vocation ! Cette orientation lui a été refusée sous prétexte qu'il n'avait que 9/20 en anglais... »*.

Faire un choix d'orientation, c'est aussi faire le tri parmi un nombre de métiers dont on a la connaissance. Or, insiste Philippe Meirieu, *« bien que des efforts importants soient faits pour faire découvrir aux jeunes la variété des milieux professionnels, le niveau d'information sur les métiers reste insuffisant »*. Le nouveau service public d'orientation qui, désormais, s'organise sous la tutelle des régions devra répondre à tous ces enjeux. ■

Focus

QUAND LE DIGITAL S'EN MÊLE

Une start-up nommée Impala s'est piquée d'aider les jeunes à trouver le métier de leur rêve grâce aux datasciences. Actuellement en version *bêta*-test, cette application propose à ses utilisateurs de découvrir des métiers en partant de leurs aspirations. Lorsqu'on lance ce module, une carte de plus de deux cents points colorés s'affiche.
Chacun correspond à un métier que l'on peut découvrir en cliquant dessus. Mais pour ne pas se noyer dans ce tableau pointilliste, Impala propose des filtres de recherches, notamment, c'est là son intérêt, treize propositions qui correspondent, chacune, à un groupe de métiers : « rigueur et ordre, il faut que la loi soit respectée », *« j'aime autant utiliser mes mains que ma tête »* ou encore *« hors de l'ordinaire... »*, *« amoureux du travail en plein air »*, *« aider les gens très directement »*... Derrière cet outil ludique et bien conçu, Impala s'adresse aussi aux établissements de formation qui pourront passer par cet outil pour attirer leurs futurs élèves.
www.impala.in

INTERVIEW

« Une cécité sociale à l'égard du monde du travail »

Patricia Champy-Remoussard.

Au gré de leur avancement dans le cursus scolaire, de la 6e à la terminale, les adolescents sont pressés par le monde des adultes de déterminer leur projet professionnel, dans un contexte de peur du chômage. *« C'est un peu fou »*, estime Patricia Champy-Remoussenard[1], professeure en Sciences de l'Éducation, Université de Lille (laboratoire CIREL), constatant qu'il est très difficile pour tout le monde, *a fortiori* pour les adolescents, de se forger une image réaliste du monde professionnel et du travail.

Le « travail » est-il une préoccupation pour les adolescents ?
Oui, mais une préoccupation variable en fonction des périodes de l'histoire et, évidemment, de l'environnement culturel – familial, amical, médiatique, scolaire, religieux... – dans lequel évoluent les jeunes. J'aime bien l'analyse de Bernard Charlot qui dit que l'éducation est produite par différentes instances éducatives qui, entre elles, jouent des rôles contradictoires ou complémentaires. Cela dit, le regard que portent les jeunes sur le travail est en premier lieu influencé par la sphère familiale. Le devenir professionnel de l'enfant peut être une préoccupation parentale très forte, parfois même avant sa naissance. Mais, plus largement, l'activité professionnelle des parents et leur implication dans celle-ci ou le fait qu'au contraire les parents organisent leur vie autour de l'absence de travail sont des repères qui fondent les représentations du travail que les enfants et les jeunes se construisent.

Vous parlez de « regard » ou « représentation » mais pas de « connaissance » du travail...
Dans plusieurs de mes articles, je parle de « cécité sociale » à l'égard du travail dans le sens où il me semble très difficile d'avoir une véritable connaissance du travail et, en particulier, de celui des autres, dans notre société. Parce que le travail n'y est pas toujours explicitement raconté ou montré mais aussi parce que l'on est dans un moment de l'Histoire dans lequel le contexte des activités professionnelles évolue très rapidement – nouveaux métiers, nouvelles compétences, nouvelles contraintes, etc. S'il est difficile pour l'adulte d'avoir une perception réaliste du travail, ça l'est encore plus pour l'enfant ou l'adolescent qui est dans la découverte de tout ! En outre, en moins d'un siècle, on est passé d'une France agricole à une France industrielle, puis à une France des services. Ce qui, je pense, a contribué à modifier l'implication que peuvent avoir les enfants à l'égard des activités de leurs proches. Il est plus difficile de comprendre les métiers d'aujourd'hui, les métiers de services, qu'il ne l'était à l'époque de cerner les métiers agricoles, industriels ou même artisanaux.

On a pourtant l'impression que les jeunes sont très sensibilisés au thème du travail.
Oui. En tous les cas, savoir comment informer les adolescents de la réalité du monde du travail a toujours été l'un des enjeux des politiques d'orientation. C'est encore plus vrai avec le chômage massif des jeunes qui, en devenant un enjeu électoral crucial, incite le politique à interpeller le système éducatif en lui reprochant de ne pas préparer suffisamment les élèves à la réalité du monde professionnel. La solution consisterait donc à le faire évoluer pour qu'il s'adapte lui-même davantage à la « réalité » du monde du travail. Cette recherche d'adéquation entre formation et travail me semble un leurre. Mais, en attendant, cette pression liée au problème du chômage des jeunes se traduit également par une « pression du projet », pour ne pas dire une « dictature du projet ». Le monde des adultes, le monde éducatif poussent les jeunes à se projeter dans un devenir professionnel. Mais est-ce que c'est possible de le faire très tôt ? D'ailleurs, est-ce souhaitable ? Cela a toujours fait l'objet de débats assez vifs.

Qu'en pensez-vous ?
J'estime que c'est un peu fou ce que l'on demande aux adolescents. Ils sont confrontés à une injonction paradoxale. On les presse, d'un côté, de déterminer un projet professionnel qui les engagerait dans leur avenir, de choisir un métier et, d'un autre côté, on leur dit qu'ils en changeront très probablement au cours de leur vie professionnelle. Enfin, depuis quelque temps, une troisième injonction est apparue : celle de développer l'esprit d'entreprendre, l'esprit d'initiative. Là, il ne s'agit plus de se projeter par rapport à une activité qui existe mais par rapport à quelque chose que le jeune devra imaginer par lui-même. On ne le mesure pas encore mais cette nouvelle approche, associée à l'initiative entrepreneuriale pourrait bouleverser à moyen terme les représentations que l'on se fait de la construction d'un projet professionnel... ■

1 P. Champy-Remoussenard (Dir.), *En quête du travail caché. Enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques*, Toulouse, Octares, 2014.

APPRENTISSAGE

La solution pour insérer les plus jeunes ?

À droite comme à gauche, les gouvernements misent sur l'apprentissage pour répondre au chômage des jeunes. L'alternance d'un enseignement théorique en CFA et d'une pratique en entreprise garantirait une bonne insertion dans la vie professionnelle. Pas si simple...

« L'*apprentissage est un bon modèle pédagogique sur le papier* », commence Prisca Kergoat, maîtresse de conférence en sociologie à l'Université Toulouse 2 (laboratoire CERTOP), avant de nuancer : *« mais les conditions ne sont pas toujours réunies pour qu'il se déroule bien ».* Pour commencer, il est encore souvent le résultat d'une orientation par défaut. *« On y envoie les jeunes en difficultés scolaires en se fondant davantage sur leurs résultats que sur leurs aspirations »,* résume la sociologue. Démarcher des dizaines d'entreprises pour trouver un employeur, se retrouver seul sur un chantier BTP, changer des personnes âgées en maison de retraite, affronter un patron peu scrupuleux, pratiquer des épilations intégrales en institut de beauté... *« Les jeunes le formulent : ils ont le sentiment qu'on leur vole leur jeunesse et trouvent injuste de devoir, si tôt – 15 à 17 ans, parfois 14 ans –, se positionner quant à leur avenir, puis se confronter à des situations professionnelles éprouvantes. L'adolescence a beau être un sujet bien connu, elle est oubliée dans la réflexion sur les formations professionnelles »*, regrette la chercheuse. De sorte que nombre de jeunes apprentis sont mal accompagnés dans leur découverte du monde du travail, ce qui explique une part du taux élevé de rupture de contrat – plus de 28 % selon la DARES[1].

Pour autant, l'apprentissage reste une mesure phare des politiques publiques de lutte contre le chômage des jeunes. Certes, selon les statistiques, les diplômés de CAP ou de bac pro issus de l'apprentissage s'insèrent plus rapidement dans l'emploi que ceux des lycées pros. Mais de là à en faire LA solution au chômage des jeunes, il y a un pas. *« L'apprentissage reproduit bien mieux que l'école les inégalités »* constate Prisca Kergoat. *« Et globalement, ce sont ceux les mieux armés pour pénétrer le marché du travail qui intègrent les centres de formation des apprentis »*. En effet, puisqu'il faut trouver un « patron » pour entrer en apprentissage, ce sont les critères discriminants du marché du travail qui s'imposent à ces jeunes candidats, massivement issus des milieux populaires. D'une part, les filles sont exclues des filières traditionnellement masculines – lesquelles sont majoritaires dans l'apprentissage. D'autre part, pouvant sélectionner, les employeurs optent plutôt pour les candidats déjà qualifiés et qui ne sont pas d'origine immigrée.

De ce point de vue, l'apprentissage semble donc mal répondre à son objectif initial : former des travailleurs qualifiés, en priorité parmi les jeunes et les plus fragilisés socialement, comme leur permettre d'accéder à l'emploi et à la promotion sociale. ■

1 Direction de l'animation de la recherche, des études et de la statistique – ministère du Travail.

Témoignage

BASTIEN
18 ANS, DIPLÔMÉ

Bastien a obtenu son brevet professionnel « responsable d'exploitation agricole » en juillet dernier. À sa grande surprise d'ailleurs car, de son propre aveu, il n'a pas vraiment travaillé pour. Enfin, c'est ce qu'il dit au sujet des enseignements théoriques – le scolaire n'a jamais été son « truc ». En réalité, le jeune homme, engagé dans un apprentissage agricole de deux ans, est loin d'avoir chômé. Une semaine sur deux, Bastien travaillait chez un éleveur de montagne, dans les Hautes-Pyrénées.

« Les six premiers mois ont été les plus durs. »

« Les conditions de travail n'ont rien à voir avec l'agriculture en plaine. C'est très physique »*, raconte le jeune homme qui a débuté son contrat à 16 ans. Il dormait sur place – faute de permis de conduire – et, sans que ce soit officiel, y travaillait entre 13 et 15 heures par jour. *« J'avais ma chambre et tout ce qu'il faut mais il faut s'y faire. Les six premiers mois ont été les plus durs ».* Son patron ? *« À la fin, c'était un pote. On s'entendait plutôt bien ».* Cependant, raconte Bastien, amusé : *« une fois, on s'est battu ».* L'école n'en a rien su. *« Pour faire le compte-rendu de ce qui se passait, chaque semaine, le patron remplissait une fiche. En fait, pour nous, c'était plutôt « marche et ferme ta gueule » même si, quand des patrons se moquaient un peu trop des apprentis, parfois, l'école intervenait ».

Bastien a, un temps, envisagé de poursuivre en BTS mais y a renoncé. Il avait choisi l'apprentissage pour gagner en autonomie. Du haut de ses 18 ans, il veut maintenant en profiter pleinement.

ENTREPRISE

Ses liens avec l'école, pour le pire et le meilleur

Longtemps hermétiques, l'école et l'entreprise renforcent leurs liens. En jeu, la préparation des jeunes au monde du travail. Mais l'initiative des dispositifs pédagogiques est aujourd'hui plutôt du côté des entreprises.

Avec la montée du chômage chez les jeunes, l'école est montrée du doigt : elle ne préparerait pas assez bien au monde du travail. *« L'insertion professionnelle est devenue le premier critère d'évaluation de l'institution scolaire »* observe Lucie Tanguy, directrice de recherche honoraire au CNRS-Cresppa. *« Et les entreprises répètent que plus les jeunes restent à l'école, loin du monde du travail, moins leur insertion professionnelle est facile »*. À travers ce discours, elles chercheraient, selon elle, à se placer dans la communauté éducative, en tant qu' *« agents de socialisation des jeunes »*.
On connaît l'engouement général pour l'apprentissage comme voie d'accès aux diplômes. Le stage de découverte de l'entreprise en 3e fait l'objet de mesures pour en renforcer les apports. Au-delà, les initiatives se multiplient rapidement en milieux scolaires pour sensibiliser les jeunes aux métiers, à l'entreprise mais aussi à l'entrepreneuriat. Elles sont portées principalement par des associations, proches des entreprises. Ainsi, l'Association Jeunesse et Entreprises, l'une des plus anciennes (30 ans), propose des visites d'entreprise, des rencontres avec des DRH, *« pour élargir leurs réseaux, »* et des professionnels. *« La passerelle que nous constituons entre le milieu éducatif et l'entreprise est un point majeur. Nous avons pour vocation de préparer les jeunes à l'avenir, à leur avenir ! »*, affirme-t-elle sur son site Internet.
Une autre association, en pleine croissance, a fait de l'entrepreneuriat le cœur de son activité et de son nom : *« Entreprendre pour Apprendre »*. De l'élémentaire à l'Université, elle initie les élèves à la création d'entreprise. Dans son dernier ouvrage[1], Lucie Tanguy s'est intéressée à son dispositif des « mini-entreprises » proposé aux collégiens et lycéens : un outil clé en main – kit pédagogique et soutien d'un intervenant – pour accompagner les élèves dans leur entreprise. *« La première étape consiste à sélectionner les 'dirigeants' parmi des élèves volontaires, à partir de leur 'savoir-être', leur motivation, leur dynamisme, leur esprit de compétition »*, a observé la chercheuse. La réflexion sur le projet (le produit à commercialiser) intervient une fois l'équipe constituée. *« On leur apprend les fonctions de gestion de l'entreprise, mais, dans ce jeu de rôle, il n'y a pas de salariés, pas d'initiation aux questions sociales ou de santé au travail. La réflexion sur la fabrication et les technologies à mettre en œuvre est très faible.* Dommage », estime Lucie Tanguy. Car *« un format de type 'mini-entreprise' pourrait être un tremplin pour renouer avec les valeurs formatrices du travail et ouvrir au monde du travail ».*

De son côté, Patricia Champy-Remoussenard, professeure en Sciences de l'Éducation, se montre moins critique. *« Ses effets en termes de motivation, de capacité de communication, de compréhension de phénomènes comme les stéréotypes de genre au travail, etc. dépassent l'objectif de susciter le désir d'entrepreneuriat ».* La mini-entreprise participe selon elle d'un ensemble de tentatives très diverses pour développer l'esprit d'entreprendre et d'initiative, ce qu'elle nomme l'entrepreneuriat éducatif. Seulement, pour en sortir le meilleur, les établissements et enseignants ne sont pas toujours bien outillés pour investir pleinement des outils élaborés principalement par des émanations du monde des entreprises. ■

1 L. Tanguy, *Enseigner l'esprit d'entreprise à l'école. Le tournant politique des années 1980-2000 en France*, Paris, La Dispute, 2016.

Focus

LE CNEE, UNE INSTANCE POUR ÉTABLIR LA RELATION ÉCOLE-ENTREPRISE

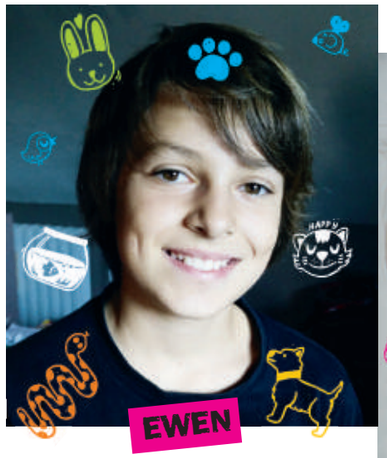
Le Conseil national éducation-économie (CNEE) créé en octobre 2013 dans le cadre de la loi sur la refondation de l'École et composé de représentants patronaux, syndicaux, de l'éducation et de « spécialistes », vise à *« améliorer les relations entre le système éducatif et le monde de l'économie. Car, malgré les récentes avancées, il y a encore beaucoup d'interrogations de part et d'autre »*, résume Pierre Ferracci, son président. Cette instance de dialogue et de prospective a travaillé notamment, sur le « parcours avenir » qui, depuis la rentrée, de la 6e à la terminale, doit permettre aux élèves de découvrir le monde professionnel à travers divers outils, les stages de 3e, les dispositifs proposés par les associations qui mobilisent le tissu économique auprès de l'Éducation nationale... Pour faciliter la compréhension mutuelle et les relations entre les deux mondes, le CNEE a également produit des guides.

ÇA DISCUTE !

Choisir son métier, l'exigence des jeunes

Cinq adolescents racontent leur vision du travail.

Ewen, 11 ans, est en 6e à Limours (91). Anaïs, 16 ans et demi, est en première générale « Économique et Social » à Fontenay-sous-Bois (94). Elle a hâte d'entrer à l'Université pour suivre la discipline qui lui plaît. Paul, 16 ans, est, lui, en première professionnelle « Aéronautique, option structure » à Tarbes (65). Jusqu'à son entrée au lycée, *« l'école, ce n'était pas son truc »*. Maintenant, il vise le BTS. Quant à Athéna, 15 ans, elle concrétise un projet bien mûri, avec son entrée en seconde option « Culture et création design » à Montreuil (93). Cette seconde doit la mener à un bac technologique « Design et Arts appliqués » mais ne l'empêchera pas, si elle changeait d'avis – elle ne le pense pas –, de partir en première générale. Enfin, Marin, 14 ans, s'ennuie en 3e à Paris (75). Il se prépare, pour passer sa seconde, à s'expatrier aux États-Unis. Mais s'il ne parvient pas à partir, une seconde en Arts appliqués le tenterait bien. Tous racontent, avec leurs mots, comment ils se projettent dans le monde du travail.



T'es-tu déjà interrogé(e) sur le métier que tu souhaiterais faire ?

Ewen : Oui, vers 4 ou 5 ans. Au départ, c'était pompier, policier, infirmier. Tous les enfants veulent faire ça. Mais en grandissant, je me suis dit que vivre en ayant peur chaque jour de mourir au boulot, ce n'était pas rassurant. Maintenant, j'aimerais travailler à la SPA. Mais ça peut changer.

Anaïs : J'ai envie d'être psychologue. L'envie m'est venue l'année dernière en regardant une émission de télévision où une personne invitait des personnalités sur son divan. J'aime le concept de soigner les gens par la tête. Ensuite, j'ai rencontré une psychologue. Ça m'a donné encore plus envie de suivre cette voie.

Paul : Arrivé en 4e/3e, je suis allé aux portes ouvertes du lycée. C'est là que j'ai découvert plein de métiers. Ça m'a donné envie. J'ai réfléchi aussi en m'adaptant au monde du travail. Dans la région, il y a des emplois dans l'aéronautique. Pour commencer, je serai employé technicien. Mais je pense que ça me plairait beaucoup d'être plus tard chef d'équipe.

Athéna : Je veux devenir infographiste depuis que je suis en 6e ou en 5e. J'ai commencé à aller sur des forums de graphistes pour créer un avatar puis j'ai appris à utiliser des logiciels. Avant, je voulais absolument faire de l'animation pour les studios Walt Disney mais je ne suis plus sûre de cela. Je sais aussi qu'après le bac, je rencontrerai beaucoup de professionnels qui me feront découvrir d'autres choses dans le domaine des Arts appliqués.

Marin : Je ne sais pas trop dans quel domaine j'aimerais travailler. Enfin, si, j'aimerais bien ouvrir mon propre garage automobile. Mais faire tout de suite un bac pro mécanique risque de me fermer beaucoup de portes. Tout le monde m'a dit cela. Si j'ai toujours envie après le bac, je pourrais toujours faire une école de mécanique.

Pour toi, c'est quoi le monde du travail ? Qu'est-ce que ça veut dire « travailler » ?

Ewen : Le monde du travail, ce sont des gens en costards, dans leur bureau, à Paris, avec un peu de hiérarchie. Je sais qu'il y a des gens comme des fermiers mais « le monde du travail », ça ne m'évoque pas cela.

Anaïs : Je sais que ça peut être autre chose mais « le monde du travail », ça me fait penser tout de suite à « entreprise ». Ce serait être derrière un bureau, avoir plein de dossiers à faire, travailler dur, commencer tôt et finir tard dans certains boulots. Quand mon père revient du travail, il est fatigué, souvent énervé. Je ne parle pas beaucoup de son travail avec lui. D'ailleurs, je ne sais pas vraiment ce qu'il fait et je me demande parfois quel est l'intérêt de son travail. J'ai l'impression qu'il n'est pas vraiment heureux dans son travail. Parfois, le monde du travail me renvoie cette image-là.

Paul : Le monde de l'entreprise ne ressemble pas du tout à ce que j'imaginais avant de faire mon premier stage. Je pensais qu'on serait nombreux, à travailler tout le temps, sans trop communiquer. Je pensais qu'on n'avait pas le droit à l'erreur. Que c'était sévère et très difficile. Au lycée, on nous en parlait beaucoup : on nous disait qu'il ne fallait pas s'habiller n'importe comment, qu'il fallait toujours obéir, qu'il ne fallait pas se plaindre, qu'il fallait donner le meilleur de soi car les chefs d'usine parlent de nous entre eux. C'était caricatural.

Comment tu t'imagines en tant que futur travailleur ?

Ewen : En fait, le monde du travail, ça ne fait pas trop rêver. Mais je n'ai pas envie de ne rien faire de la journée. Le travail sert à rendre service aux personnes pour faire marcher la société.

Paul : Il faut que le travail me plaise. Sans cela, on n'est pas forcément bien non plus dans sa vie. Là où j'ai fait mon premier stage, les employés rigolaient entre eux, s'entraidaient beaucoup. C'était très important. C'est comme cela que l'on travaille bien.

Marin : Je ne suis pas pressé de travailler. Recevoir des ordres me dérange. Et devoir tous les jours prendre ma voiture pour me rendre au même endroit, ça aussi je voudrais l'éviter. En fait, c'est comme à l'école : je ne vois pas l'intérêt de rester assis pendant deux heures pour écouter un prof dans une matière qui ne m'intéresse pas. Si un métier me passionne, sûrement que je pourrais le faire sans problème et même travailler beaucoup. Ce qui me ferait rêver, c'est de faire quelque chose par moi-même, d'avoir mes projets.

Athéna : Je ne pense pas trop à mon avenir professionnel. Je sais que dans le métier d'infographiste, il y a beaucoup d'indépendants, de non-salariés. On a rencontré un professionnel qui est venu nous parler de son métier. Il avait un site Internet. On le contactait beaucoup pour lui passer des commandes. Mais il travaillait tout seul, chez lui. Salarié ou indépendant, je ne sais pas ce qui est le mieux. Je sais juste que je ne voudrais pas être isolée chez moi. J'aimerais bien me lever le matin et retrouver mon équipe quotidienne.

Anaïs : Personnellement, je voudrais que mon métier ne soit pas répétitif. Je ne peux pas dire que je m'éclaterai car soigner les gens dans leur tête, ce n'est pas rigolo en soi. C'est sérieux. Mais, c'est le métier que je veux faire. En cabinet ou pas ? Je ne sais pas encore. Une psychologue m'a dit qu'après les études, tous les champs sont ouverts : police, école, hôpital, etc.

Est-ce que tu discutes d'avenir professionnel, d'orientation avec tes amis ?

Athéna : Avec les élèves de ma classe, ce sont des sujets qui reviennent toujours. En fait, si on a choisi cette filière, c'est que l'on sait déjà ce que l'on veut. Nos professeurs nous encouragent à en discuter souvent et ensemble. Les amis que j'ai gardés du collège et qui sont en filière générale, je sais à peu près ce qu'ils voudraient faire car je les connais depuis longtemps. Mais on n'en discute pas. En filière générale, on a plus de temps pour choisir sa voie.

Anaïs : Parfois. Certains savent ce qu'ils veulent faire. D'autres, c'est le vide. J'essaye de les rassurer en leur disant qu'ils ont encore deux ans jusqu'au bac. C'est compliqué de nous demander ce que nous voulons faire. Ce n'est pas rien. Ça demande un petit peu de réflexion tout de même !

Marin : Le travail, notre projet, on n'en parle pas avec les copains. Seulement un peu avec les parents. ■